

HELÈNE LENOIR

LE RÉPIT

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE RÉPIT

DU MÊME AUTEUR



LA BRISURE, 1994 (“double”, n° 23).
BOURRASQUE, 1995.
ELLE VA PARTIR, 1996.
SON NOM D’AVANT, 1998 (“double”, n° 16).
LE MAGOT DE MOMM, 2001.
LE RÉPIT, 2003.
L’ENTRACTE, 2005 (“double”, n° 56).
LA FOLIE SILAZ, 2008.
PIÈCE RAPPORTÉE, 2011.

HÉLÈNE LENOIR

LE RÉPIT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2003 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

– Ce serait quand même bien que tu viennes, avait dit Ludo, ajoutant après s’être bruyamment raclé la gorge : Assez vite... ça vaudrait mieux..., d’une voix étranglée, un peu haletante, espérant sans doute que son père lui épargnerait un nouveau pourquoi – ou pour quoi en réalité. Mais il l’avait répété, rude, obstiné, en détachant les mots : Pour quoi ? Dis-moi pour quoi ! Ludo jurant et criant alors : est-ce qu’il allait attendre qu’elle passe sur le billard ou carrément de l’autre côté... ? Il avait trouvé l’expression étrange mais il n’avait rien dit, préférant le laisser poursuivre ou reprendre en s’énervant le rapport du médecin-chef qui avait vu Véra à cinq heures. Il était cinq heures. Six heures là-bas, à Helsinki. Sa voix était enrouée, un peu désaccordée, dérapant à deux ou trois reprises comme un gamin qui mue. Il exagérait sans doute. Il exagérait sûrement. C’est un grand anxieux, aimait souligner Véra, un anxieux rentré, il tient ça de moi...

Il était resté un long moment assis à son bureau, fixant tour à tour le téléphone, son sous-main en cuir très usé et, dessus, ses doigts moites et mous devant le coupe-papier. Il avait passé son index sur la lame tachée, puis effleuré la statuette de bronze représentant le jeune Hermès nu assis sur une sorte de grosse pierre, le sexe posé comme un tétard mort entre ses cuisses écartées, la jambe gauche pliée, la droite tendue, une paire d'ailes fixée à chaque cheville ; un adolescent qui respire entre deux courses, tranquille, le regard perdu au loin, songeur sans doute mais pas tourmenté comme lui maintenant, lourd et fatigué dans son fauteuil, les coudes sur le bureau, les mains jointes sous le menton, avec cette douleur familière qui irradiait de sa nuque vers ses épaules contractées, comme si le coup avait porté à cet endroit, l'appel alarmiste de Ludo : Ce serait quand même bien que tu viennes... assez vite, ça vaudrait mieux... carrément de l'autre côté... repoussant ou étouffant toute question sous des raclements de gorge, jurons, jargon pseudo-médical, l'empêchant d'écouter vraiment, de dégager ses pensées de l'espèce de bloc compact et sombre qui mollissait ou se fendillait à présent à force d'être heurté : « quand même »... et « l'autre côté »... Mais elle ? Est-ce que c'est elle qui dit que ce serait quand même bien... ?

Il sentait qu'il ne bougerait qu'à cette condition-là et qu'il fallait par conséquent qu'il soit sûr qu'elle, Véra, avait émis le désir de le voir, que ce n'était pas

le médecin-chef qui l'avait prescrit en même temps qu'un autre médicament, diagnostiquant à cinq heures là-bas, quatre heures ici, que le moment était venu de changer la perfusion et de faire venir les proches, le conjoint, demandant à Ludo s'il existait, si on pouvait le prévenir, à distance, à deux mille cinq cents kilomètres on ne se rend pas toujours compte, la preuve, il n'avait pas encore bougé alors que le voyage serait très long, vu qu'il était hors de question qu'il prenne l'avion. Peut-être Ludo l'avait-il dit au médecin-chef consterné et celui-ci calculant alors, faisant l'effort de suivre l'évolution de sa malade, de la voir deux jours plus tard, c'est-à-dire de voir les courbes et d'entendre les signaux sonores des appareils auxquels elle était déjà ou serait branchée sous peu, en essayant d'évaluer à quel moment exactement allait se situer la frontière entre ce côté-ci et l'autre... Mais le côté de quoi ? Et par rapport à qui ?

Deux jours, il lui faudra presque deux jours, avait dû dire Ludo, alors qu'en avion il mettrait juste six heures porte à porte. S'il prend le train et le bateau, en espérant qu'il acceptera au moins de prendre le ferry, mais tel que je le connais, il essaiera de suivre le plus possible la voie de terre, ces phobies qu'il a, c'est très ancien, c'est pour ça qu'il n'est jamais venu nous voir, pas moyen de le faire bouger, même pour notre mariage... Ma mère en a beaucoup souffert et puis elle a fini par le prendre au mot parce qu'il lui répétait qu'elle n'avait qu'à s'en aller sans lui, qu'il serait

content au contraire qu'elle arrête de se croire obligée de lui sacrifier ses désirs de voyage, de lui faire constamment des reproches ou d'accumuler les ruses, plusieurs fois par an, elle ne pouvait pas s'en empêcher, l'aguichant, minauderies, caresses, si tu m'aimes vraiment, juste une fois, pour notre anniversaire de mariage, ce serait mon plus beau cadeau... Et toutes ces simagrées sous prétexte qu'ils étaient mariés et que c'était normal de faire ces choses-là en couple, sortir, partir, en couple, dehors, se montrer ensemble, c'était très important pour Véra, alors que dedans, ce qui se passait dedans... et ce bien avant qu'elle ne se mette à voyager, à sortir sans lui et sans gêne, sans arrière-pensée, se rendant très vite compte qu'elle profitait cent fois plus de ces moments passés ailleurs avec d'autres depuis qu'il ne l'accompagnait plus, grincheux, taciturne, bâillant ou regardant impoliment sa montre... mais à cette époque-là, refuser de se rendre à une invitation avec Véra déclenchait des drames, des scènes étalées sur plusieurs jours, à cette époque-là il ne supportait pas les châtiments qu'elle lui infligeait et notamment l'abandon du lit conjugal pendant presque un mois une fois.

Il avait pensé rappeler Ludo pour lui demander qui de lui, du médecin-chef ou de Véra estimait urgent et nécessaire qu'il se déplace, mais il ne l'avait pas fait, sachant que la réponse ne vaudrait rien puisque Ludo ne manquerait pas de prononcer cette phrase obligatoire à ce moment du scénario : Elle te réclame, elle t'a

réclamé. Voire : Elle n'arrête pas de prononcer ton nom...

Il s'était levé, s'était approché de la fenêtre, attiré par le bruit incongru d'un moteur de tondeuse dans la rue, et il avait vu le vieux remonter la pente en poussant péniblement son engin sur le trottoir en plein soleil, penché en avant, les bras tendus, le visage rouge, imaginant sans doute que c'était moins dur de pousser sa tondeuse sur un sol asphalté quand le moteur tourne. Tondant le trottoir... et moi, il faudrait que je tonde la pelouse.

Véra était partie cinq jours plus tôt et, comme toujours, il avait fait coïncider avec son voyage les deux semaines de congé qu'il prenait en été et consacrait à des travaux d'amélioration, ayant prévu cette année de repeindre les extérieurs des fenêtres et les volets du rez-de-chaussée.

Il l'avait conduite le matin à la gare, supportant son agitation habituelle qui, après un violent crescendo la veille au soir, atteignait son paroxysme au moment de monter dans la voiture, puis, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du village, la pression baissait à travers un long monologue décousu qu'il n'interrompait pas mais n'écoutait pas non plus, car elle ne faisait que répéter ce qu'elle avait déjà dit au petit déjeuner en commentant les choses notées sur différents papiers, les pensées qu'elle avait encore brassées une partie de la nuit et qui lui revenaient en vrac dans la voiture, le

poids exact de ses bagages vingt fois vérifié sur la balance, l'espoir que l'hôtesse ne pinaillerait pas pour le surplus de cinq ou six kilos, les choses qu'il devrait faire, racheter dans les prochains jours, le Livarot, les petits chèvres, le vin et autres gâteries qu'elle apportait rituellement à Ludo dont elle connaissait précisément les manques là-bas, la chaleur, sa peur d'être obligée de courir, d'avoir oublié quelque chose, ses appréhensions quant à ce qui dans la maison et surtout dans le jardin allait souffrir de son absence... un flot épais, répétitif, aigre-doux, tandis qu'elle farfouillait dans son sac, se regardait dans le miroir de son poudrier, s'effrayait et se résignait avec la même coquetterie, poussant de bruyants soupirs, vexée qu'il ne fasse aucun effort pour réfléchir avec elle à ce qu'elle aurait pu, pourrait, devrait, des choses importantes, j'en suis sûre, ça me reviendra trop tard, mais tu n'écoutes même pas, tu t'en fous... et elle passait alors à la vitesse supérieure.

La dernière phase toujours très agressive de l'excitation de Véra dans la voiture faisait bouillonner entre eux des vieilles sensations, brûlures qu'elle devait elle aussi reconnaître, même si elle semblait avoir appris en trois ans de trêve à jeter à temps de l'eau sur les flammes qu'elle ne pouvait s'empêcher de continuer à faire jaillir, morsures dont elle contrôlait désormais assez bien la portée, lâchant prise juste avant qu'il ne gémisses et sachant aussi qu'il fallait enfoncer plus fort pour traverser sa carapace de plus

en plus étanche, déployer donc davantage d'énergie pour un résultat forcément louche. Mais peut-être la situation la rendait-elle plus téméraire, car, vu la séparation imminente qui allait être péremptoirement décrétée par le coup de sifflet du chef de train, elle devait sentir qu'elle pouvait prendre des risques, attaquer sans redouter d'avoir à mener un véritable combat, que le moment était par conséquent idéal pour tester les restes de son pouvoir sur lui en le provoquant, en l'acculant à riposter juste avant de descendre sur le parking de la gare. Elle ouvrait précipitamment sa portière, la claquait. Ils se retrouvaient quelques secondes plus tard devant le coffre ouvert de la voiture, chacun s'appêtant à en sortir un bagage, à côté l'un de l'autre, attendant de se frôler pour se heurter du coude et il saisissait son bras, le serrait, elle se débattait discrètement pour ne pas attirer l'attention sur eux. Pressant sa chair, il exigeait n'importe quoi, qu'elle répète ce qu'elle venait de lui dire dans la voiture, l'ultime insulte, en général c'était ça, qu'elle la répète en le regardant droit dans les yeux, c'est-à-dire qu'elle lève son visage vers lui : tu me fais mal, je vais rater mon train, je ne sais plus ce que je t'ai dit, arrête, c'est complètement idiot, lâche-moi. Lui, saisissant durement son menton dans sa main gauche : Regarde-moi, sa grande main enserrant le bas de son visage grimaçant comme s'il allait le lui broyer en même temps que son bras, il pressait plus fort jusqu'à ce

que les yeux de Véra écarquillés dans une supplication à la fois effrayée et honteuse se ferment sous la poussée de larmes qui ne coulaient pas. Elle balbutiait une excuse, essayait de sourire : c'est bête, tu sais bien que c'est seulement mon angoisse de partir qui me fait dire des choses, et qu'on se sépare comme ça là maintenant...

Elle posait sa main à plat sur son torse, tripotait un bouton de sa chemise, mollissait. Il relâchait son emprise, submergé par le vieux mélange de rage et de dégoût qui fouettait son désir, elle le voyait, le sentait, quelque chose de luisant et de sucré passait sur ses joues légèrement poudrées, comme une pâte de fruits malicieusement offerte, elle appuyait sa paume sur sa poitrine, le visage levé vers lui tandis que sa gorge produisait un petit bruit, une question, une demande, l'espoir, entendait-il, qu'il allait passer son bras autour de son épaule pour la conduire jusqu'au quai et l'embrasser fougueusement, l'espoir qu'ils offriraient ce spectacle, émouvant et rare vu leur âge, aux autres voyageurs et qu'elle monterait dans le train le visage brillant et rouge, jouissant jusqu'à Paris de leur rêverie envieuse...

Mais il la repoussait, prenait sa lourde valise, fermait la voiture, gagnait seul le hall, le quai de la voie deux, sans se retourner vers elle. Il déposait la valise près d'un banc et repartait aussitôt sans lui adresser ni un mot ni un regard. Souvent il l'entendait prononcer gentiment son nom dans son dos. Une fois, elle avait

touché son bras pour le retenir et il lui avait dit qu'il ne prenait pas de pourboire, la laissant ruminer cette phrase dont elle n'avait sans doute pas saisi le sens... une fois... c'était la dernière fois, c'était il y a cinq jours, leurs derniers mots sur le quai : elle, disant son nom en effleurant son bras, lui, refusant son pourboire sans même la regarder.

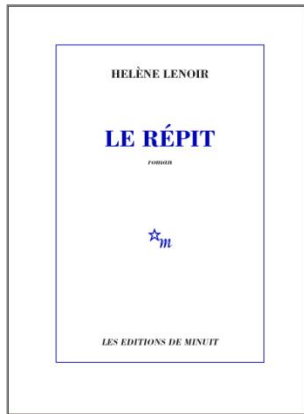
Il avait attendu le départ du train assis dans sa voiture, sentait son poulx battre dans ses mains et dans son cou. La satisfaction de l'avoir élégamment mouchée l'avait vite écœuré. Sa rage l'empêchait comme toujours de reconstituer la scène depuis qu'ils étaient montés dans la voiture jusqu'à ce qu'il l'empoigne devant le coffre ouvert. Il avait oublié ce qu'elle lui avait dit de si cruel avant de descendre pour qu'il la touche, la brutalise et finisse par bander comme elle le souhaitait dans l'idée qu'ils pourraient ainsi se quitter en amants juste après. Il ne comprenait pas pourquoi il ne l'avait pas fait, pourquoi sa répulsion à la contenter avait été plus forte que son envie de l'étreindre, de mordre sa bouche, d'y enfoncer sa langue qu'elle aurait avidement sucée en pleine gare, devant tout le monde, enivrée par leur indécence, se demandait pourquoi l'idée de cet enivrement même l'avait dégoûté au point de le refroidir complètement, de le faire jouer au porteur et parler de pourboire, les mots corruption, humiliation, dignité, martelant dans son esprit la question souple de son désir, car un baiser, peu importait son prix et même joué à la va-vite sur

un quai de gare, n'était-ce pas quelque chose, au moins quelque chose à prendre dans le rien absolu de leur guerre froide... ?

Pendant le trajet du retour, tout s'était peu à peu résorbé comme d'habitude dans le soulagement que lui procurait la perspective de ces journées solitaires sans contrainte qu'il pourrait modeler à sa guise. Peut-être était-il même heureux en refermant la porte du garage puis en s'accroupissant pour frictionner le cou du chien qui l'avait joyeusement accueilli, heureux non seulement de se sentir enfin libre chez lui mais aussi de s'être finalement assez bien acquitté de la pénible corvée du départ de Véra. Son dépit, sa rancœur avaient fondu selon ce processus ancien qui faisait qu'il était toujours là, après trente ans, là avec elle, banalisant d'un haussement d'épaule les pires crasses qu'elle avait pu lui faire comme on lèche une éraflure et l'oublie dès qu'elle ne saigne plus. Ludo l'avait appelé le soir pour lui dire qu'elle était bien arrivée, chose qu'elle faisait habituellement elle-même, et il avait compris qu'elle tenait à lui faire savoir, en évitant de lui parler sous prétexte de grande fatigue, qu'elle lui en voulait encore, mais ça l'avait amusé. Il se souvenait avoir dit au chien en raccrochant que c'était vraiment la meilleure, qu'après l'avoir traité de tous les noms dans la voiture, elle attendait encore apparemment qu'il s'excuse, mais de quoi ?, et, renonçant à s'en indigner vraiment, il s'était rallongé sur le canapé pour voir la suite de la série policière qu'il était en train de regarder.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
TROIS JANVIER DEUX MILLE TROIS DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 3774
N° D'IMPRIMEUR : 022285

Dépôt légal : février 2003



Cette édition électronique du livre
Le Répit de Hélène Lenoir
a été réalisée le 13 novembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318152).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326515